

M^{me} G. Brunel

Biographe et missionnaire française (1871-1958)

JOHN WILLIAMS

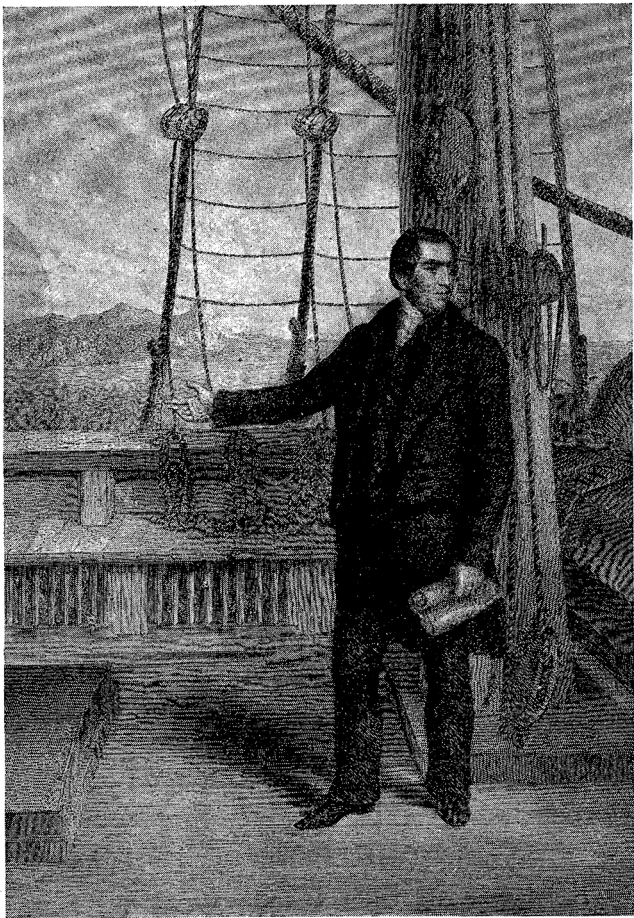
L'APÔTRE DE LA POLYNÉSIE

Missionnaire anglais (1796-1839)



IMPACT
HÉRITAGE

230, rue Lupien, Trois-Rivières (Québec)
G8T 6W4 Canada



*For my own part I cannot content myself
within the narrow limits of a single reef
J. Williams.*

[POUR MOI, JE NE PUIS ME CONTENTER DES ÉTROITES LIMITES
D'UNE SEULE CEINTURE DE RÉCIFS].

J. W.

John Williams

L'Apôtre de la Polynésie

Les deux volumes de la biographie de John Williams ont paru en 1929 et 1931. On lit peu en France ! « Deux volumes, que c'est long ! Et puis, c'est cher ! » Pour répondre à ces objections, et pour que cette vie d'un si haut et si puissant intérêt soit mise à la portée de tous, même des enfants, nous faisons paraître cette édition abrégée et très bon marché.

Puisse la lecture de ces pages inspirer bien des jeunes et les amener à imiter Williams dans la mesure même que celui-ci a imité et suivi son Maître.

Viane, 29 septembre 1931.

I. BRUNEL.

CHAPITRE PREMIER

Enfance et Jeunesse

C'EST à Tottenham High Cross, près de Londres, que naquit John Williams, le 29 juin 1796. Son père était assez indifférent aux choses religieuses, mais sa mère était chrétienne : c'est elle qui apprit à ses enfants à prier ; c'est elle qui, de bonne heure, les conduisit vers Dieu.

L'enfance du petit garçon fut bercée par l'histoire du Voyage du capitaine Cook autour du monde. Avec ses sœurs, John aimait à jouer au navigateur, et ensemble ils partaient pour de longs voyages imaginaires : le jardin c'était l'Océan, un baquet le navire, un manche de bêche le mât, un tablier la voile.

Il y avait, dans son village, un endroit que le jeune garçon aimait tout particulièrement : c'était l'atelier du forgeron. Le feu de la forge, le soufflet, l'enclume, la barre rougie et travaillée à grands coups de marteau, les gerbes d'étincelles qui jaillissaient sous les coups, c'était merveilleux, c'était féerique ! Et quel homme extraordinaire qu'un forgeron !

John était un élève studieux, mais il n'avait pas précisément la bosse des études. Les travaux manuels avaient sa préférence. Et, sagement, ses parents décidèrent de lui faire apprendre un métier.

Lequel ?

« N'importe lequel », avait-il répondu.

Alors Mrs. Williams chercha parmi ses amis quelqu'un qui eût besoin d'un apprenti. Au siècle dernier, on ne prétendait pas être patron sans avoir fait un long appren-

tissage. La maman du jeune garçon avait décidé qu'aucun avantage matériel ne lui ferait sacrifier les avantages spirituels ; elle voulait donc d'abord un patron chrétien. Or, il se trouva que M. Tonkin, quincaillier en gros à Londres, avait besoin d'un jeune garçon. Lui et sa femme étaient des amis des Williams, et ils avaient choisi ce que le Seigneur Jésus nomme : « *la bonne part* ».

A 14 ans, John entra chez eux. C'était sept ans d'apprentissage à faire ! A 21 ans, il devait savoir tout ce qui touche au commerce de quincaillerie et pouvoir s'établir à son compte : achat de métaux, travail des métaux, prix d'achat, fabrication, vente, tenue de livres, etc...

Comme apprenti, John donna toute satisfaction à ses patrons. C'était un travailleur. Sa tâche achevée, les ouvriers partis, il se glissait à l'atelier, ranimait le feu de la forge, et s'exerçait à forger. Ah ! que l'atelier était donc plus intéressant que l'entrepôt de marchandises, le magasin de ventes, les étalages, la caisse, etc... Et comme les travaux qui lui incombaient étaient toujours ponctuellement faits, M. Tonkin le laissait libre d'aller s'exercer à l'atelier, bien que cela ne fût pas compris dans les clauses de l'apprentissage. Rapidement, John devenait un ouvrier extrêmement habile, et il arrivait qu'on fit appel à ses services pour quelque travail de précision particulièrement délicat. Alors, avec une satisfaction évidente, il mettait le tablier de grosse toile et passait à son épaule la lanière de la lourde sacoche d'outils. Chez lui, point de sot amour-propre, point d'orgueil mal placé. Il ne pensait pas déchoir en laissant la jaquette ou la blouse du commis pour le tablier et le sac de l'ouvrier.

Les progrès dans le domaine spirituel étaient loin d'être aussi satisfaisants que les progrès dans le domaine matériel. John s'était lié avec d'autres apprentis qui n'aimaient pas Dieu, et même se moquaient de lui. « *Dis-moi qui tu hantes* [fréquentes], *je te dirai qui tu es.* » Le proverbe a raison. Eloigné de sa mère durant toute la semaine, le jeune garçon ne sut pas réchauffer et entretenir sa piété aux sources de Vie : la Parole de Dieu et la

prière personnelle. Le déclin fut rapide. Il n'assiste plus qu'aux services du dimanche matin, au Tabernacle. Et encore, il s'excuse le plus souvent possible. Les services du soir, les réunions de semaine, n'existent plus pour lui. Cependant, il aime bien sa maman et ne voudrait pas



JOHN WILLIAMS JEUNE MISSIONNAIRE

lui faire de peine... Mais on n'a qu'une vie, après tout, et qu'une jeunesse ! Et il faut bien s'amuser !

Par un temps glacial, un dimanche soir, Williams attend des amis. Le brouillard tombe. Il fait nuit. Sur le trottoir humide, glissant, boueux, il attend longtemps ceux avec qui il doit aller s'amuser, dans une taverne des environs de Londres. Or, les amis n'arrivent pas et l'heure du rendez-vous est passée. Cette attente le met de fort mauvaise humeur, d'autant plus que voici l'heure du service du soir, et que bien des personnes amies de sa famille

passent près de lui. Or, il craint d'être reconnu malgré l'épais brouillard.

— Bon ! Ça y est ! Une dame s'arrête et lui parle ! Et qui ? Mrs. Tonkin, la femme du patron !

— Que fait-il ? — Il attend des amis pour aller s'amuser avec eux.

— Mais c'est dimanche ! C'est le jour du Seigneur, Dieu l'a mis à part pour Lui, et pas pour le plaisir. Quelle erreur d'en faire un jour de fête... et de péché...

John n'est pas convaincu de la sainteté du dimanche. Son cœur s'est endurci et fermé. Il ne saisit plus ce qui est invisible et éternel. Le visible et le terrestre seuls l'attirent ; mais il est vexé, il est même furieux contre ses camarades. Eh bien ! à leur tour, ils attendront sur ce coin de trottoir dans la nuit et le froid. Lui, il s'en ira avec Mrs. Tonkin, non par conviction, mais pour leur faire pièce. Ainsi fut fait.

De mauvaise humeur, l'air renfrogné, John entre au Tabernacle et se cale dans l'encoignure d'un banc : il essaye de se consoler de sa déconvenue en pensant à « la tête » que feront les copains quand, à leur tour, « ils croqueront le marmot » ! Ah ! mais, c'est qu'il n'aime pas qu'on se moque de lui, ni qu'on le fasse attendre ! Il est exact ! Que les autres le soient aussi. Ainsi occupé de pensées désagréables, Williams reste étranger au service auquel il assiste malgré lui.

Et cependant des mots reviennent dans le discours du pasteur, qui finissent par éveiller et retenir l'attention de ce futur commerçant : « *Gain, perte, gagner, perdre.* » Voilà un sermon intéressant, songe Williams, et ce pasteur a le sens du pratique. « Voyons, de quoi s'agit-il ? »

Bientôt il écoute intensément, ardemment, avec tout son cœur, les développements de ce texte : « Que servirait-il à un homme de gagner tout le monde s'il perdait son âme, ou que donnerait un homme en échange de son âme ? » Les écailles tombent de ses yeux ! Il comprend, il discerne l'invisible et l'éternel. Eh ! oui.

Comme c'est simple : l'homme a été créé pour Dieu ; fin sublime ! et non pour manger, boire et dormir, comme la bête.

« Mes yeux furent ouverts », dit Williams en racontant l'instant de sa conversion — cet instant durant lequel il se détournait des choses de ce monde pour se donner à Dieu — « et je vis alors comme dans un éclair que la vie c'était plus et mieux que d'apprendre un métier pour un gain terrestre, plus et mieux que de travailler six jours pour s'amuser le septième. Et je décidai de me donner à Dieu et pour son service ».

Minutes solennelles et d'une importance capitale. A nouveau, le grand miracle se produisait : une âme se donnait à Dieu ; et sous l'impulsion divine, elle allait pouvoir s'épanouir parfaitement, donner son maximum, faire valoir les talents confiés.

John Williams ne fait rien à moitié. Il s'est donné à Dieu le 30 janvier 1814 dans sa dix-huitième année, et c'est un don complet. Ses amis se moquent de lui ; il les quitte. Sa vie est changée : il assiste aux réunions d'étude biblique et de prière qui se tiennent en semaine, le dimanche, aux services religieux. Il prend des notes pendant le sermon, il étudie sa Bible, fait son culte particulier chaque matin. Quelques mois après sa conversion, il demande à devenir membre de l'Eglise du Tabernacle, où il est admis. Pour lui, être chrétien n'est pas une affaire de sentiment, c'est l'affaire de la vie. Il s'affilie à tous les groupes de son Eglise : visites des malades, des vieillards, instruction religieuse dans un orphelinat, distribution de traités, etc... « Sa piété est joyeuse et aimable, dit Mr. Browne, qui dirige le cercle d'Etude biblique. Quand on a besoin de quelqu'un, il est toujours là, et tous l'aiment. » A sa demande, Williams devient moniteur à l'Ecole du Dimanche. C'est alors qu'il comença de parler en public.

Tous les trois mois, M. Wilks, le pasteur du Tabernacle, célébrait un dimanche missionnaire ; avec sermon spécial, le dimanche matin, et l'après-midi une réu-

nion où il donnait les nouvelles des champs de Mission. Le cœur de Williams brûle au dedans de lui quand il entend parler de ces milliers d'indigènes qui meurent sans Dieu. Parfois, la pensée de leurs ténèbres morales et de leur misère le hante pendant des jours et des nuits. Mais cela lui semble normal de souffrir pour les malheureux et il ne comprend pas immédiatement que ce feu intérieur c'est Dieu qui l'a allumé, et que le Seigneur lui demande d'aller porter l'Évangile aux païens.

Quand, enfin, il pressent que Dieu l'appelle, il se met à prier et demande une preuve : que toute idée missionnaire soit ôtée de son cœur, s'il se trompe ; dans le cas contraire, que Dieu daigne affermir sa vocation et augmenter ses connaissances.

Le sentiment de la valeur d'une âme devant Dieu et la pensée que des milliers meurent chaque jour dans les ténèbres poursuivent Williams. C'est bien Dieu qui l'appelle. Il en est certain maintenant. Il s'en ouvre à ses parents, à son pasteur, puis il écrit au Comité Directeur de la Société des Missions de Londres en juillet 1816. En attendant une réponse, il se met à étudier, sous la direction de Mr. Wilks, pendant les heures dont il dispose, et Mr. Tonkin l'y aide.

Après un examen préliminaire, Williams est admis comme élève et, à la demande des Directeurs, il est dispensé des années d'apprentissage qu'il devrait encore fournir. Régulièrement, trois années d'études et de préparation missionnaires devraient suivre son admission. Mais les demandes de renfort qu'elle reçoit sont si urgentes, que la Société de Londres décide d'envoyer immédiatement les ouvriers dont elle dispose, même ceux dont la préparation vient de commencer. Williams, qui a vingt ans, est parmi ceux-ci, et il est désigné pour les Îles du Pacifique, malgré son extrême jeunesse. Mais son intelligence très vive, sa grande habileté, son esprit d'entreprise, son amour du travail et sa persévérance, enfin et par-dessus tout : sa piété, son amour des âmes, sa consécration, peuvent compenser ce qui manque à sa préparation et à ses études théologiques.

Ainsi pensèrent les Directeurs de la Société des Missions ; et le 30 septembre 1816, au cours d'un très solennel service à Surrey Chapel, John Williams fut consacré avec huit autres missionnaires. Cinq étaient désignés pour l'Afrique — Robert Moffat était le plus jeune d'entre eux ; — quatre autres étaient désignés pour les archipels du Pacifique ; Williams était le plus jeune de ce dernier contingent.

En lui remettant une Bible de la part de la Société des Missions, après le discours et les engagements d'usage, le révérend James de Birmingham lui dit avec bonté : « Va mon cher Frère avec les talents que Dieu t'a confiés ; sois fidèle, proclamant en temps et hors de temps les précieuses vérités contenues dans ce saint volume. Puis le professeur Waugh, après lui avoir dit quelques mots à propos de son extrême jeunesse, ajouta : « Va, mon cher Frère, et si ta langue s'attache à ton palais, que ce soit en disant aux pauvres pécheurs l'amour de Jésus-Christ ; si ton bras tombe de ton épaule, que ce soit en frappant à la porte des cœurs pour que le Seigneur puisse y entrer. » Paroles prophétiques en vérité, puisque, quelques années plus tard, Williams mourait sous les coups de ceux à qui il venait annoncer Jésus.

Le mois suivant, octobre 1816, John épousait une jeune fille de la même Eglise que lui : Miss Mary Chauner. Elle avait dix-neuf ans. Lui vingt. Ensemble ils achevèrent leurs préparatifs de départ. Celui-ci eut lieu le 17 novembre. Moments douloureux que ceux des adieux ! Alors, partir pour les Antipodes, c'était souvent partir pour toute la vie ; et c'était toujours le manque de nouvelles pendant de longs mois, pendant des années parfois ! Cette pensée accable souvent Williams, et alors il ne peut réprimer ses larmes. Sa mère, de son côté, avait dû faire appel à toute sa piété pour ne pas s'opposer à la vocation missionnaire de son fils, et le laisser partir...

Lentement, le vaisseau descend la Tamise pour gagner la mer. Bientôt ce n'est plus qu'un point pour ceux qui

sont restés sur le quai. A bord, les jeunes missionnaires ne peuvent plus discerner les êtres chers qui regardent encore le lointain horizon où le voilier disparaît.



MRS WILLIAMS

Alors, résolument, ils se tournent vers le but : ce champ missionnaire du Pacifique auquel ils appartiennent déjà tout entiers.

CHAPITRE II

En avant ! Tahiti, Houahiné, Raïatéa

« **A**USSITÔT à bord, nous sommes allés installer nos cabines et mettre de l'ordre dans nos affaires, écrit John à l'une de ses sœurs. Nous avons fait nos couchettes, suspendu nos miroirs, planté quelques clous et crochets ici et là pour servir de porte-manteaux ; enfin nous avons fixé nos lampes de cabine et étendu nos petites carpettes. Maintenant, notre petit intérieur est des plus confortables. »

Les détails ci-dessus montrent qu'il y avait loin de la cabine d'autrefois sur les navires de commerce, à la cabine des transatlantiques et autres vapeurs d'aujourd'hui, qui font le service des voyageurs.

C'est aussi de Gravesend — port à l'embouchure de la Tamise — que John écrit la lettre suivante à ses parents :

« Ne vous attristez point comme ceux qui sont sans espérance, mes bien-aimés, quant à moi, j'ai le cœur débordant d'espérance : espoir d'une activité utile, espoir de revenir et de vous revoir..., espoir que nous pourrions être utiles à l'équipage, espoir que, par mon moyen, Jésus sera glorifié par la conversion de nombreuses âmes. Et c'est bien là le but que je me propose surtout... »

La vue de l'Océan enthousiasme le jeune missionnaire. Mais, toujours actif, il n'est pas homme à laisser passer les heures en observant le sillage du navire ou l'aspect changeant de la mer. Il s'ingénie à rendre service à ses compagnons de voyage. De son temps, il n'était pas encore question de la loi de l'Eclaireur, et de B. A. ; mais

peu de jours passent qui ne soient signalés par plusieurs actes de bonté. « Comme le rideau d'arbres marque le cours d'un ruisseau, ainsi la bonté, la sympathie, les services rendus, marquent le passage de John » écrit son biographe. Il sait réparer un petit malheur, raccommoder un objet brisé, transformer une vieille caisse en joli meuble, dire une parole affectueuse à un cœur affligé ; et c'est une joie, un besoin pour lui de le faire. Mais cela ne peut suffire à remplir les journées de John et, avec l'autorisation du capitaine, il visite, il étudie le navire de part en part. De la cale au faite des mâts, il voit tout, examine tout ; les grosses pièces courbées de l'armature, les ponts, le gouvernail, la boussole, la voilure, tout l'intéresse. Quand le capitaine *fait le point*, il est là ; et il apprend à se servir d'un sextant, il copie les tables de logarithmes, etc...

Rio de Janeiro ! Le 29 décembre au soir, après six semaines de traversée, la « *Harrict* » faisait relâche. John écrit à ses parents : « Nous ne pouvons assez remercier Dieu pour la grande bonté qu'il a manifestée envers nous... Nous avons pu célébrer le service divin, chaque dimanche, excepté le dernier : le jour de la manœuvre pour entrer au port. Certainement, Dieu a exaucé nos prières et les vôtres. Tous à bord disent qu'on a rarement fait un voyage aussi rapide. Songez ! six mille milles en cinq semaines ! (1) Nous venons d'avoir une réunion de prière et d'actions de grâce pour cette excellente traversée. »

La vue de Rio l'enchanté. Mais la deuxième fois qu'il descend à terre, il voit le marché d'esclaves, et son cœur si aimant est déchiré. Quoi ! de telles horreurs sont encore possibles en plein XIX^e siècle ! Et il écrit : « La ville, le ciel, la montagne, la mer, tout est splendide ! L'homme seul est vil. Partout des noirs enchaînés, et des prêtres encapuchonnés... Nous avons vu le marché d'esclaves. Oh ! c'est une abomination qui dépasse en horreur tout ce qu'on en pourrait dire. »

(1) Le navire s'était arrêté pour charger sur les côtes anglaises.

L'indignation de Williams est telle qu'il ne peut la contenir ; et il parle si librement qu'un marchand d'esclaves furieux essaye de le transpercer de son couteau. Un bond de côté lui permet d'esquiver le coup ; mais il doit s'enfuir et regagner en hâte le navire. A peine à bord, la douleur le domine, et il se laisse aller à sangloter.

Après un séjour de trois semaines à Rio, la « Harriet » prit la direction Sud, doubla le cap Horn et gagna la Tasmanie, où l'escale dura cinq semaines. Enfin, le 12 mai 1817, on arrivait à Sydney : les missionnaires restèrent près de quatre mois en Australie, attendant une occasion pour Tahiti. Enfin ils apprirent que « l'Active » appareillait pour la Nouvelle-Zélande et Tahiti ; ils retinrent aussitôt leur passage et s'y embarquèrent.

Le 16 novembre, après avoir essuyé une terrible tempête, le navire arrivait en vue de Tahiti. Vers l'Est, l'île se profilait avec ses hautes montagnes, sa ceinture de palmiers, ses plages étincelantes, sa mer intérieure, et la ligne des récifs où se brisent les lames du large. Quelle profonde émotion remplit alors le cœur des missionnaires, il est aisé de le deviner. Il y avait exactement un an qu'ils avaient quitté l'Angleterre !

A terre, ils apprennent que le Quartier général de la Mission est maintenant à Eiméo [aujourd'hui Mooréa] et ils s'y rendent dès le lendemain. A leur arrivée, tous les missionnaires : les anciens, et les nouveaux venus, allèrent au temple pour un service d'actions de grâce.

La première impression de Williams au contact des Tahitiens qui délaissent leurs idoles et viennent en foule se faire instruire par les missionnaires, c'est que l'œuvre est faite... Puis, après quelques semaines de séjour, il comprit que loin d'être achevée, l'œuvre ne faisait que commencer.

La beauté des paysages, l'intensité et la pureté des teintes, la splendeur des levers ou des couchers de soleil, tout ceci l'enchantait. Mais plus encore que le paysage, une masse sombre sur la plage a retenu l'attention de



UNE BAIE A MOORÉA (EIMÉO)

Williams. Qu'est-ce donc ? Cela ressemble à la quille d'un petit navire ? Eh quoi ? un bateau commencé ?

— Oui, c'est bien cela. Les missionnaires, qui désiraient un moyen de communication avec les autres archipels et l'Australie, l'ont commencé, mais n'ont pu le terminer.

Après examen, Williams offre d'achever le bateau. Son offre est acceptée. Sous sa direction, tous se remettent au travail, et John installe sa forge où il prépare toutes les pièces de fer nécessaires. Toutes les heures passées à étudier la structure de la « Harriet » portaient des fruits presque immédiats. Huit jours après, le navire était achevé. En foule, les indigènes accourent pour voir le premier bâtiment construit dans l'île, bateau auquel le roi Pomaré doit donner un nom.

Il reste à le faire glisser à la mer. Au jour dit, des centaines d'indigènes s'attellent à la coque du petit navire, qui repose sur des troncs d'arbres. Pomaré, debout à l'arrière, au lieu de briser sur le côté du bâtiment la bouteille traditionnelle, la jeta à l'avant où elle fit tant de bruit en se cassant que les indigènes du même côté lâchèrent les cordes, effrayés. Comme de l'autre on tirait toujours, le navire fit demi-tour et se coucha. Alors, des cris retentirent : *Aoué te pahi é ! Aoué te pahi é !* (Hélas ! le navire, hélas ! le navire). Mais, dès le surlendemain, les opérations du lancement étaient reprises : cette fois avec succès.

Le 7 janvier 1818, les Williams furent réjouis par la naissance d'un fils qu'ils nommèrent John Chauner. Quelques mois après, ils furent désignés pour l'île de Houahiné, ainsi que plusieurs autres missionnaires : les Ellis, les Orsmond et un interprète : Mr. Davies. Ils arrivèrent dans cette île (l'une des Iles-sous-le-Vent) le 20 juin. Les chefs indigènes qui étaient allés à Eïméo pour s'y faire instruire, et qui demandaient depuis longtemps des *orométoas*, reçurent les voyageurs avec enthousiasme.

Les Williams sont conduits dans une case indigène,

et tout aussitôt on leur apporte un porcelet rôti et une terrine d'ignames cuits. « Nous fîmes alors du thé, écrit Mrs. Williams, et je vous assure que notre repas nous sembla succulent. Puis nous avons séparé l'une des extrémités de la case avec du *tapa* pour en faire une chambre à coucher. Nous nous étendîmes alors et avons dormi aussi profondément que si nous avions été dans un palais... Les jours suivants, les chefs ont envoyé leurs présents : des porcs, des rouleaux de *tapa* (1) et des fruits. J'aimerais pouvoir vous faire goûter de nos puddings d'arrow-root et de *maïaré* (2). » De son côté, John écrit : Ma chère Mary est une fameuse cuisinière ! Je ne sais vraiment ce que pourrait faire un pauvre homme seul, en un endroit comme celui-ci !

Des *papaa* (3) se sont installés à Houahiné ! La nouvelle se répand ; et de tout l'archipel des Iles-sous-le-Vent, on arrive pour les visiter, en tout cas pour les voir. Certain jour, grand émoi ! La pirogue de Tamatoa est signalée. « C'est Tamatoa ! C'est Tamatoa ! » redisent les indigènes d'un ton empreint de frayeur ! Tamatoa ! le roi de Raïatéa, l'homme qui est adoré comme dieu ! le despote dont les colères sont effroyables et redoutées, le potentat devant lequel tout et tous se courbent.

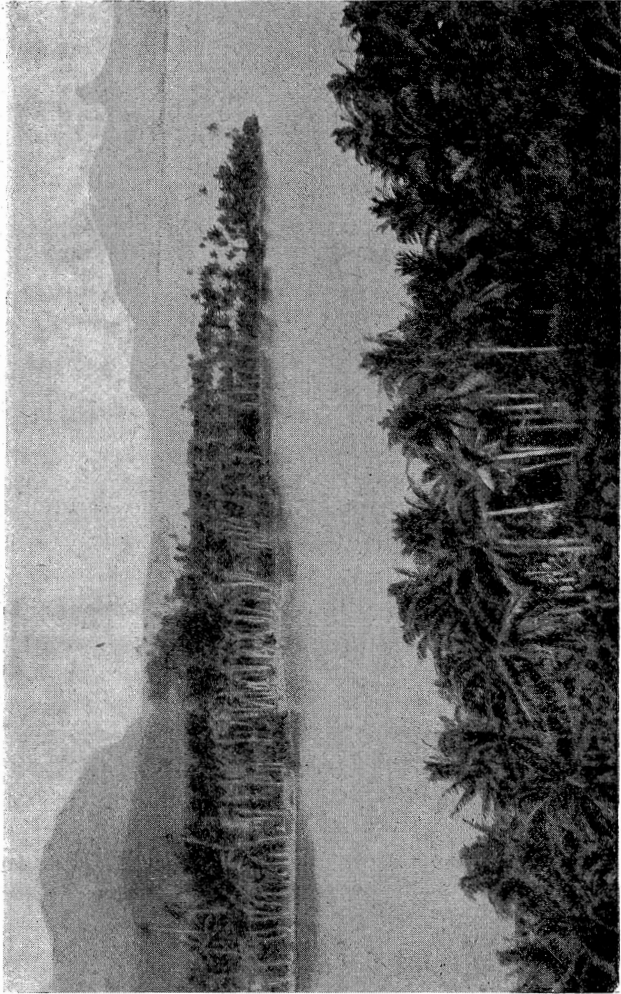
La grande pirogue royale, montée par le roi et les principaux chefs raïatéens accoste et, tout aussitôt, Tamatoa se présente aux missionnaires : « Je suis venu pour avoir des missionnaires pour Raïatéa, afin qu'ils enseignent mon peuple », dit-il.

La réputation de Tamatoa l'a devancé. C'est à Raïatéa que se trouvent le temple et l'autel d'Oro, le Mars et le Moloch des archipels du Pacifique ! C'est Raïatéa qui est la citadelle du paganisme ! Or, c'est en ce pays que la porte s'ouvre à l'Évangile. Qui se lèvera ? Qui partira ? Le cœur de Williams brûle au-dedans de lui. Il désirerait tellement qu'on le choisisse. Mais il convient d'at-

(1) *Tapa*, tissu fait avec l'aubier pilé de l'hibiscus géant (bou-raou) et autres arbres.

(2) Fruit de l'arbre à pain.

(3) Des blancs !



LES DEUX HOUAHINÉ

tendre que les aînés parlent. Ceux-ci ayant décliné l'offre faite, MM. Threlkeld et Williams l'acceptent. Huit jours auparavant, Williams avait prêché son premier sermon en langue maorie. Le 11 septembre 1818, les missionnaires et leurs familles quittaient Houahiné dans la grande pirogue royale, pour se rendre à Raïatéa.

On vient de franchir la passe — ouverture naturelle dans la ceinture de corail qui encercle l'île, et Táhaa, sa voisine. — On est maintenant sur la mer intérieure, sorte de lac, grand miroir bleu immobile, étincelant sous un soleil intense, où chaque coup de pagaie fait jaillir comme une cascade d'or en fusion.

Voici nos missionnaires à Raïatéa, dont les hauts sommets disparaissent dans les nuages. Tout est à créer. Ils ont pour eux la bonne volonté du roi ; et c'est beaucoup. Le lendemain, ils se promènent sur le rivage et choisissent un terrain qui leur semble bon pour construire. Une femme s'approche d'eux : c'est la Reine. Williams demande s'ils pourront élever leurs maisons en cet endroit ?

« Regarde devant toi, derrière toi, de ce côté et de l'autre, répond la Reine, l'endroit que tu voudras, là tu construiras. »

Et Williams devint architecte, charpentier, maçon, menuisier ; il fallait que les maisons missionnaires et le temple en construction fussent des modèles, car il espérait bien que les indigènes voudraient l'imiter. Pour l'instant, ils l'aident en lui apportant les matériaux nécessaires, mais c'est tout. Ils ignorent jusqu'à l'usage des outils.

Les constructions ne viennent qu'en second lieu ; et l'instruction des indigènes a la première place. Mais comment les atteindre tous ? Ils vivent dispersés dans les vallées et les montagnes, chacun sur ses terres. Il faut les grouper.

A la demande des missionnaires, la chose est décrétée ; chaque famille doit se construire une case près de la maison des blancs ; le premier village raïatéen s'éleva rapidement.

Tous les matins, les missionnaires font l'école, et enseignent la lecture. Williams prend sept jeunes hommes très intelligents qu'il instruit plus spécialement, puis il les établit sur les diverses classes d'élèves.

Le dimanche, à plusieurs reprises, la grande case qui sert de lieu de culte se remplit. Le roi veut que son peuple vienne écouter les missionnaires et apprendre à servir le vrai Dieu ; et ses sujets viennent. D'ailleurs, les *orométouas* disent vraiment des choses extraordinaires ! Ils annoncent un Dieu qui défend le meurtre, le vol, le mensonge, la paresse. Tout cela est bien étrange. Et ce Dieu veut qu'on travaille ! et il défend la guerre, et les sacrifices humains, et les orgies !...

Quelques indigènes fuient le contact de Williams. Le voir travailler, les fatigue, assurent-ils. Mais la majorité des Raïatéens imitent le missionnaire et, après l'avoir aidé, ils se mettent à construire des maisons pour eux, puis des bateaux. Ils savent maintenant faire des planches, construire une charpente, travailler le fer, ajuster les pièces d'un bateau. Quels progrès en quelques mois ! Ils savent tourner le bois, faire de la chaux, forger le fer, traiter la canne à sucre.

Mais surtout, ils ont appris à lire, et peuvent eux-mêmes lire les Evangiles traduits en tahitien. La Bonne Nouvelle fait son œuvre de transformation. A son lumineux contact, les ténèbres d'un paganisme cruel se dissipent. Un an après, l'île a subi de profondes transformations, et la célébration d'une fête missionnaire est possible. A cette occasion, le roi Tamatoa rappelle à ses sujets combien ils étaient malheureux au temps du paganisme ; il rappelle aussi tout ce qu'ils faisaient pour les idoles, et les exhorte à donner quelque chose pour que l'Evangile soit porté dans les pays qui ignorent le vrai Dieu.

Le paganisme s'effritait. Tamatoa demanda à Williams et à M. Threlkeld de rédiger un Code de lois comme ceux des pays christianisés. Ce code fut rédigé et appliqué. Désormais, les chefs ne pouvaient plus tuer impu-

nément ; ils tombaient comme les autres sous le coup de la loi. Quelques-uns se révoltèrent ; et une partie de la jeunesse restée païenne, qui regrettait les orgies, les débauches, les raptus impunis, décida de se débarrasser du missionnaire. Plusieurs fois, sur terre et sur mer, la vie du Wiriamou fut en danger.

Un soir, alors que le missionnaire est à table, l'un des sauvages qui s'est engagé à le tuer s'arrête devant sa maison, attifé de façon grotesque, par moquerie pour ceux qui s'habillent : comme veste, un pantalon dont les jambes lui servent de manches ; comme pantalon, une robe rouge, il a mis ses jambes dans les manches et s'est attaché le reste autour des reins ; sur la tête, une étrange coiffure faite de feuilles ; à la main, un immense coutelas. Ainsi attifé, il se met à danser une danse guerrière en s'accompagnant d'un chant. Tout en faisant tourner son couteau, en le brandissant, le lançant, il chante : « Faites sortir le cochon et nous le tuons ; chassez le pourceau, nous l'égorgerons. » Ennuyé de cette conduite, Williams se prépare à sortir pour prier l'indigène d'aller un peu plus loin ; il va franchir le seuil de sa maison lorsqu'il est violemment rejeté à l'intérieur par un indigène, un chrétien, qui arrive en courant et lui crie : « Ne sors pas ! Tu es le porc qu'il appelle ; si tu sors, tu es un homme mort. »

Très alarmée par cet événement et plusieurs autres, où la vie de son mari est en danger, Mrs. Williams tombe malade, et peu après donne naissance à un bébé qui vécut à peine. Peu auparavant, la femme de Mr. Ormond était morte à Raïatéa en donnant le jour à un enfant. C'était la deuxième tombe missionnaire qu'on creusait à Raïatéa.

En mai 1820, il y eut dans le beau temple de l'île, qu'on a nommé la première cathédrale polynésienne, une grande fête. La cloche sonne. Jusqu'ici, seule la conque, la conque de guerre, avait réveillé les échos des vallées. La foule joyeuse des chrétiens s'assemble. L'argent n'avait pas cours alors dans l'archipel, mais ils don-

ment en cette circonstance l'article d'échange le plus apprécié : des bambous remplis d'huile de palme, pour la propagation de l'Évangile ; tel district donne mille bambous, tel autre quatorze cents, etc... Le produit de la vente en Angleterre rapporta 500 livres sterling. Au cours de ce service, des indigènes sont mis à part pour l'évangélisation des païens. Ils demandent les prières de l'assemblée.

Le soir de ce jour mémorable, on alluma les grands lampadaires que Williams avait faits. Quel émerveillement ! Jamais encore les Raïatéens n'avaient vu de maison — et quelle maison ! — éclairée !

Le même mois, une autre cérémonie est célébrée dans le beau temple, inauguré quelques jours auparavant : soixante-dix indigènes y reçurent le baptême ; des chefs, des parents et leurs enfants, des familles entières. « Nous avons admis au baptême, écrit Williams, tous ceux qui semblent recevoir l'Évangile de tout leur cœur, qui viennent régulièrement aux cultes, et dans la conduite desquels il n'y a rien d'immoral. »

C'est à cette époque que le feu missionnaire brûle à nouveau dans le cœur de Williams ! Il songe qu'il y a trois ouvriers à Raïatée où, maintenant, le champ est défriché, l'œuvre en bonne voie. Et ailleurs, des milliers meurent sans Dieu ! Raïatée peut désormais se passer de lui. Cette pensée d'un monde qui meurt, le hante ; à ce point qu'il écrit au Comité des Missions pour demander son déplacement. Celui-ci est refusé. Williams s'applique alors à approfondir l'œuvre commencée ; il donne plus de temps à la traduction de la Bible ; il développe les écoles, multiplie les examens ; mais le feu est toujours là : l'ardent désir d'annoncer Christ à ceux qui n'en ont pas encore entendu parler.

Il porte l'Évangile à Tahaa, l'île-sœur, aidé des Raïatéens convertis. Il va jusqu'à Borabora avec l'embarcation qu'il a construite, emportant des exemplaires de l'évangile de Matthieu qu'il a traduit, exemplaires imprimés sur une petite presse à Houahiné. « Les indigènes

nous ont reçus avec joie, écrit-il. Tous réclamaient un Evangile. La maison mise à notre disposition n'a pas désempli du matin au soir. Que de questions sur tous les sujets imaginables ! Chaque jour, nous avons prêché l'Evangile ; enfin nous avons inauguré une case, construite pour les services du dimanche. »

Le moment du départ venu, les indigènes de Borabora me montrant du rivage un îlot, me dirent : « Si tu passais par cette petite terre, tu gagnerais cinq ou six heures sur la traversée. Nous nous dirigeâmes vers l'île désignée, et là ils chargèrent bateau et occupants sur leurs épaules, firent à peu près un kilomètre jusqu'à la rive opposée, entrèrent dans l'Océan, et de leurs épaules nous lancèrent en pleine eau. »

Certain jour de l'année 1821, une pirogue drossée par la tempête, montée par un chef des Iles Australes, arriva à Raïatéa. Lui et ses gens, mourant de soif et de faim, avaient abordé à Maouroua où on les avait recueillis et soignés.

Le chef expliqua aux gens de l'île qu'il fuyait Rouroutou que les dieux frappaient d'une grande maladie, quand la tempête l'avait surpris... Les indigènes de Maouroua lui parlèrent des missionnaires blancs et de leur Dieu : « Maintenant, c'est lui que nous adorons, dirent-ils. Il aime les hommes comme un père, et ne demande pas qu'on tue personne sur son autel.

— Et où sont ces hommes blancs ? demande le chef.

— Là-bas, du côté du soleil levant. »

Aououra reprit la mer, et peu après arrivait à Raïatéa.

Tout ce qu'il voit l'étonne : les bateaux à l'ancre, les maisons recouvertes de chaux, les vêtements, les tables, les chaises, le moulin à sucre, les hommes blancs, tout retient ses regards. Plus qu'autre chose, il aime le temple. Il y entend le chant des cantiques, les paroles du Livre du vrai Dieu, et celles des missionnaires annonçant Jésus. « C'est ici le culte véritable, dit Aououra, quelques jours après son arrivée ; mais nous aimerions pouvoir lire dans vos livres. »

Aussitôt, Williams désigne des moniteurs qu'il charge d'instruire Aououra et les gens de sa suite. Ils commencent par l'A B C, puis on passa au syllabaire, enfin ils purent lire l'Évangile.

Trois mois s'écoulèrent, et bientôt Aououra dit combien il désirait retourner chez lui, pour annoncer à son peuple le vrai Dieu. Peu après, un grand voilier entra dans la rade de Raïatée pour y charger l'huile offerte par les indigènes pour la Société des Missions. Williams demanda au capitaine de reconduire chez eux les gens de Rouroutou, ce qu'il accepta, bien que cela l'obligeât à un détour. Aououra en manifesta la joie la plus vive. Mais tout aussitôt il dit : « Retournerai-je en mon pays, pays de ténèbres, sans une lumière à la main ? [sans emmener un missionnaire ? »]

Une réunion de l'Église de Raïatée fut convoquée. Le missionnaire dit aux chrétiens réunis le désir exprimé par Aououra. Aussitôt deux Raïatéens se levèrent et offrirent de partir avec lui.

Tous prirent passage à bord du grand voilier. On y hissa une embarcation pour que les Raïatéens pussent rentrer en leur pays. La veille, l'Église leur avait apporté des présents.

Sur la rive, Williams suit les évolutions du grand navire. Et Dieu — qui a promis d'accomplir les désirs de ceux qui le craignent — révéla en cet instant à son serviteur, le champ missionnaire auquel il le destinait. Non pas un vaste continent, mais un Océan d'où émergeaient de nombreux archipels et des centaines d'îles.

Désormais, en cette mer qui l'entourne, Williams ne sent plus une prison ; il y discerne au contraire des routes innombrables vers des pays encore plongés dans les ténèbres. Ce qu'il désire maintenant, ce n'est plus de changer de mission ! Non ! Il veut rester. Mais il lui faut un navire.
